



## Commentaire sur le film Quaqtq

Par Bernard Saladin d'Anglure

Janvier 1956. Une épizootie de rage, transmise par les renards, a décimé les chiens à Kangirsuk. Deux Inuit de Kangirsuk décident d'aller chercher des chiens à Quartaq, et ils m'emmènent; j'étais moi à Kangirsuk, en attente. Les Inuit sont Johnny Peters et Jusipi Nasaq. Le voyage a pris quatre jours et trois nuits. Le soir, on arrivait, ils faisaient un petit iglou pour la nuit, et puis le matin, on réattelait les chiens avec les harnais et on reprenait le voyage. Nous voyons ici l'arrivée à Quaqtq, vue d'une colline qui domine le village. À cette époque-là, la seule maison en dur, c'était la mission. Les autres habitations étaient de grands iglous familiaux, souvent regroupés, deux ou trois iglous ensemble. Les tempêtes de neige qui survenaient là-bas enfouissaient les iglous, donc au bout d'un mois d'occupation, il fallait souvent, au cœur de l'hiver, en construire de nouveaux, parce qu'ils étaient entièrement enneigés, presque souterrains. Là, c'est Jaiku, dont l'iglou était enneigé. C'était un homme qui était un peu plus lent que les autres, qui avait une mauvaise vue. Les gens disaient qu'il avait conçu son iglou un peu trop haut. Il avait mis son traîneau en travers pour pouvoir, de l'intérieur, hisser les blocs pour terminer la coupole; pendant ce temps, son fils adoptif l'aidait par l'extérieur. On voit l'iglou presque complètement recouvert de neige, on voit aussi le haut de la vitre de la coupole principale et les jeunes à l'extérieur, qui s'amuse à glisser, etc. Les jeux d'hiver traditionnels, c'était ça. Les enfants aimaient bien jouer près des habitations, voir les adultes travailler. Et maintenant, ils tournent autour de l'iglou en construction. On voit le fils adoptif, à l'extérieur, qui va boucher les interstices entre les blocs, et puis, par l'intérieur, qui rentre les nouveaux blocs. Les blocs ont été, au départ, coupés dans la circonférence de la grande coupole, mais comme il en manquait, on les taillait un peu plus loin, là où la neige était en abondance, suffisamment durcie. Jaiku, pour terminer la coupole, place ici un de ces gros blocs de neige. C'était tout un art pour parvenir à faire tenir ensemble les blocs de la coupole.

On voit l'air chaud qui s'échappe de l'iglou de Qamuraaluk, dans l'atmosphère froide (il gèle fort dehors), par une petite cheminée de neige. La vitre principale est formée par deux grands morceaux de glace de lac, taillés et amincis, qui éclairent la grande coupole. Il y a une petite vitre triangulaire sur la coupole intermédiaire, qui est l'endroit où l'on stocke les carcasses de viande gelée ou éventuellement les poissons. La première coupole constitue le porche de l'iglou, là où dorment les chiens par grand froid. Les iglous sont des édifices très solides : les jeunes montent sur le sommet de ces coupoles et ne passent pas à travers. Sur les flancs de l'iglou, il y a des sortes de murets érigés pour le consolider et mieux l'isoler des tempêtes en permettant de couper le vent. Il y a des vents très froids venant du nord, du

1





nord-ouest ou du nord-est, et des vents du sud un peu plus chauds, donc chaque vent présente ses dangers pour un iglou : le vent chaud le fait fondre trop vite, et en renforçant la paroi, cela permet à la coupole de tenir plus longtemps, de ne pas s'effondrer. Il s'agit de véritables petits remparts de neige.

Quand le ciel est beau, les femmes, pendant que les chasseurs sont partis faire des voyages de chasse, se retrouvent entre elles et s'aident, soit pour la couture ou d'autres activités domestiques. Elles aiment bien se retrouver et manger ensemble. On a toujours quelque chose pour les visiteurs. Environ 10 % des aliments consommés par une maisonnée constituent la part des visiteurs. En 1956, il n'y avait plus de caribous au Nunavik, et la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) faisait venir des peaux de rennes d'Aklavik, où se pratiquait l'élevage de rennes importés à l'origine d'Alaska ou de Scandinavie. Cela permettait d'approvisionner en peaux les communautés inuit canadiennes qui en manquaient. Plus tard, le caribou est redevenu abondant et maintenant, il remonte très haut jusqu'à la mer, au cours de longues migrations. Voici Lali, avec son petit dernier dans l'*amauti*; elle a un vêtement qui n'est pas en caribou. Devant l'iglou de Qamuraaluk, Jugini enduit les patins de son traîneau avec de la tourbe, après avoir fait fondre celle-ci. Il la rabote quand elle a gelé, pour qu'elle devienne le plus lisse possible, et alors l'humecte de l'eau qui gèle et va permettre au traîneau de très bien glisser sur la neige et sur la glace. Avant les grands voyages, il faut vérifier que tout est bien paré, pour ne pas rester pris : le traîneau est fait pour avancer vite, pour bien glisser. Un peu comme les skieurs qui fardent leurs skis, mais là-haut, il fallait faire ça de façon naturelle.

Dans cette scène, mes deux amis Inuit me montrent comment on prépare un flotteur, fait d'une peau de phoque annelé retournée, bien cousue par une double couture étanche. Pour le gonfler, on utilise la petite ouverture constituée d'un embout que l'on ferme à l'aide d'un bouchon du même matériau après avoir fini le gonflage. Au flotteur est attachée une lanière, à l'autre bout de laquelle se trouve la tête en ivoire et métal qui s'installe sur la hampe du harpon. Le tout permet de suivre le gibier harponné pour le tuer à la lance, ou de le rejoindre le plus rapidement possible en kayak, pour ne pas le perdre après l'avoir atteint par balle au fusil. En fait, ils jouent un peu la comédie : il y en avait un qui tirait l'extrémité de la lanière avec la pointe du harpon, comme s'il était le phoque harponné. On voit apparaître ensuite l'image d'un *ujjuk*, raidi par le gel, qui avait été tué deux jours auparavant; on lui avait même enlevé des cylindres de peau destinés à être découpés en de longues lanières qui servaient à atteler les chiens au traîneau.

Ici, on voit une *qulliq* dans un petit iglou dont on avait enlevé une partie du dôme pour avoir suffisamment de lumière. Susie Alupa utilise un assouplisseur de bottes. Ces bottes ont une semelle empeigne, qui remonte sur les côtés comme celle des mocassins amérindiens. Elle est en peau de phoque barbu, une peau épaisse et imperméable, qui n'est pas tannée, et qui

2





durcit en séchant après avoir été mouillée. Il faut donc l'assouplir sur ce grattoir pour lui redonner sa souplesse.

À cette époque, les Inuit récoltaient la partie supérieure des nids de canard eider, qui sont faits avec du duvet de l'oiseau (le mot édredon vient de l'anglais « eider down », duvet de canard eider). On le frotte sur des cordelettes tendues, les poussières tombent et le duvet, extrêmement léger, reste accroché aux cordelettes. Ici, Susie Alupa découpe de la peau de phoque, pour confectionner l'empaigne de la botte, qu'elle coudra d'un côté à la tige de la botte et de l'autre, à la semelle. Mais avant de la coudre, sa mère, Natsingajaq, mâchouille les parties qui vont être cousues, elle humecte les peaux de salive pour les ramollir, ça permettra de passer l'aiguille plus facilement.

Voici la trousse de couture, une peau de grand huard, de *tuulliq*, retournée à l'envers comme une peau de lapin, et qui est une excellente trousse de couture pour garder leur fraîcheur aux tendons destinés au fil à coudre. Les plus prisés sont ceux du caribou, mais, faute de caribou, on utilisait ceux du béluga, ou d'autres animaux. Pour en revenir aux tendons de caribou, on prélevait ceux des pattes, ou encore mieux ceux des filets de l'épine dorsale dont on retirait quelques fibres pour faire une aiguillée de fil à coudre. Ce tendon a tendance à gonfler quand il est un peu humide, donc normalement on arrive à faire de très bonnes coutures imperméables quand on utilise ce qu'on appelle la double couture.

Natsingajaq gratte ensuite, pour l'assouplir, la peau de phoque barbu qui va servir de semelle. Le morceau paraît très grand, mais elle va rabattre les côtés, qui vont remonter jusqu'à l'empaigne.

Souvent, quand le vent souffle vers le nord, il éloigne la banquise du rivage. Il y a une surface d'eau libre qui apparaît, au-dessus de laquelle se forme un nuage noir. Lorsque ce phénomène se produit, les chasseurs partent en traîneau à chien jusqu'au bord de la banquise, qu'on appelle le *sinaa*. Vu de loin, à marée basse, on a l'impression de voir comme une petite falaise de glace à la limite de la terre ferme et de la banquise. C'est le résultat des fortes marées.

Les chasseurs doivent maintenant repérer des phoques dont la tête apparaît à la surface de l'eau quand ils remontent pour respirer. Matusi Kululak se sert de son kayak pour aller chercher les phoques blessés au fusil ou pour les rabattre vers le bord de la banquise où se trouvent les autres chasseurs. Le phoque est curieux et lorsqu'il entend des petits bruits de métal ou des sifflements, il vient voir ce qui se passe; il a en effet l'ouïe très développée.

La mer est très calme, Matusi revient. Les journées sont courtes en janvier, et il faut rentrer avant que l'obscurité complique le passage quand on passe de la banquise à la terre ferme.

3





Il y a là une zone très tourmentée de glaces brisées et regelées, etc. Il faut beaucoup d'attention pour la traverser avec un attelage de chien qui tire un traîneau sur lequel est attaché un kayak de sept mètres de long. On consomme, avant que l'animal gèle, l'intestin grêle vidé de son contenu, le foie cru, le cœur aussi, sources d'énergie... Le jour baisse, on se prépare, on réattelle les chiens, et c'est le départ.

Qamuraaluk n'est pas allé sur le terrain de chasse, trop occupé à consolider son iglou, mais il a reçu sa part de gibier, incluant de la graisse de phoque qu'il rapporte à sa fille Arpik pour alimenter la *qulliq* de l'iglou familial. Le mari de celle-ci, Minguq, ainsi que Qasilinaq, la femme de Qamuraaluk sont à l'hôpital. Arpiq fait bouillir un peu de viande de phoque pour son dernier né, âgé d'environ un an. L'enfant passe une partie de sa journée dans le dos de sa mère. Du givre s'est formé sur la vitre de glace, taillée dans un lac voisin et amincie. Il y a deux vitres, l'une au-dessus de l'autre, qui fournissent l'éclairage dans la journée. Qamuraaluk a fixé un *ulu* au bout d'un bâton pour gratter le givre.

En mars, le jour est plus long, et les Inuit, nombreux, décident de se rendre vers le sud, certains d'entre eux au camp de Qajartalik où plusieurs familles allaient passer le printemps à chasser les mammifères marins redevenus accessibles; les autres se rendaient au village Kangirsuk apporter les peaux chez le traicteur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, Jimmy Ford. C'était le seul moyen pour eux d'obtenir des munitions et puis de la farine éventuellement, du lard, etc. Il y avait le traîneau de Jugini; sur un autre traîneau, on reconnaît Monsieur Walton, le premier administrateur du Ministère des Affaires indiennes au Nouveau-Québec, avec Bob May, le père de Mary Simon, comme conducteur. Il était basé à Kuujuaq, et servait d'interprète à l'administrateur. Ils étaient venus à Quaqtac pour un contentieux touchant un mariage traditionnel contre la volonté de la jeune fille. Il avait été appelé par radio par le père Antoine et il était venu régler ce conflit. Et là il retourne vers le sud, et moi j'ai profité de cette occasion. Le missionnaire, le père Dion, O.M.I., était aussi du voyage pour visiter quelques familles Inuit catholiques déjà installées à Qajartalik. Et là, on était pas loin de sept traîneaux et on s'est divisés avant d'arriver à Kangirsuk, selon les destinations choisies. Mais vous voyez, ce sont de bons chiens, bien nourris, à la graisse de mammifères marins, et qui n'avaient pas été atteints par cette épizootie de rage qui avait atteint les communautés plus au sud.

